

FESTIVAL « SA M'AIM » 2014

Centre Culturel Lucet-Langenier à Saint-Pierre

La « Tribune des Tréteaux » est sereinement de la partie...

Le théâtre de boulevard, si décrié par le très sectaire club de ceux qui paraphent leurs critiques au bas d'un parchemin d'intelligence absconse sur-affichée, n'est pas un domaine si facile à aborder : comment ne pas aller trop loin ?

Il est, pour le spectateur lambda, l'occasion d'une « bonne soirée » de détente : que le rideau se lève et que le rire nous retrousse les zigomatiques ! Certes ! Mais le rire, dit « populaire », répond à des codes de jeu et lorsque certains rôles ont été marqués par des icônes du genre, il n'est pas évident d'y imprimer une nouvelle empreinte, un sceau de différence, qui va en renouveler l'approche.

Et c'est ce pari que s'est fixé la compagnie « A quoi tu joues ? », sous la direction de Solange Vatel, en choisissant de présenter « Panique au Ministère » de Jean Franco et Guillaume Mélanie, gros succès parisien.

Il fallait donc se démarquer.

Et il y eut un premier moyen, qui apparaît tout de suite, patent, dans le décor. Pas de lumière éblouissante en sur-effet mandarine, mais un éclairage rouge, un peu sulfureux, vaguement lupanar, et des lumières bleues, ce qui envoie tout de suite un clin d'œil à l'encontre de l'univers du pouvoir : les dessous de la politique tricolore sont ciblés à l'aune de la passion amoureuse cachée.

De plus, la statue d'un éphèbe nu, peinte en rouge écarlate et ornée du ruban ministériel qui s'enroule à ses parties intimes, apparaît comme un emblème quasi central, dans ce décor de bureau du ministre de l'Education nationale : l'objet se situe à la rencontre de deux lignes de convergence, deux obliques dessinées dans l'espace par le vaste bureau ministériel et un canapé de repos ; triangle infernal qui aboutit à des rideaux écarlates et qui annonce les trois couples qui se formeront durant le temps concentré et dense de la représentation.

Tout commence par l'annonce à la radio d'une décision unilatérale du chef du gouvernement : les élèves vont porter de nouveau l'uniforme dans leurs établissements, fin des clivages sociaux, égalité républicaine pour la forme et dans l'apparence devant l'apprentissage, ce qui déchaîne une crise sociale avec manifestations d'étudiants ; et sur ce fond de volonté de retour aux années anciennes, c'est le concept même d'uniformité qui va être contesté.

Les auteurs ont joué sur le velours de toute une déclinaison d'antinomies : anticonformisme, originalité débridée, refus de la standardisation... Car, qui dit uniforme, dit aussi uniformisation, clonage de la pensée, embriagement, lavage de cerveau à la javel d'une pédagogie unique, etc. Les personnages doivent donc être le contraire de tout cela et la contestation prend naissance dans la nuit du ministère, dans les secrets de la vie de chacun.

Le ministre laissera éclater au grand jour sa passion pour la fille de son amie de longtemps, Gabrielle, devenue son chef de cabinet, laquelle perdra son latin devant les muscles appétissants d'un jeune homme de ménage ; la mère de ladite Gaby, incarnation de l'extravagance post-soixante-huitarde poussée à l'excès, en pincera pour Mokhtar, le jardinier... Chassé-croisé habituel au vaudeville où tout le monde court après tout le monde ; mais les auteurs y ont ajouté le tabou de la différence d'âge, vingt ans minimum d'écart entre les tourtereaux de chaque couple.

Comment, là encore, faire la différence avec le fameux « jeu boulevardier », tout en connivence avec le public ? Les comédiens de la compagnie « A quoi tu joues » ont centré leur interprétation sur les rapports entre les personnages et non sur les effets qu'il faut produire pour s'approprier les rires de la salle. Il est alors entré un souffle de vérité dans un imbroglio de scènes parfois abracadabantes. Chaque comédien est ce qu'il devrait être, sensible, humain, naturel et donc juste. Les répliques ne sont pas sur-appuyées, ce qui renouvelle notre réception d'un genre qui peut, et sait, être trivial. Le jeu des chaises musicales propre à l'écriture du théâtre de boulevard réintègre un cadre drôle sans sombrer dans une exagération facile.

Car l'on rit de bon cœur, il faut le dire et le proclamer, on rit sans y être invité lourdement ; on rit librement de ce que l'on trouve tout simplement cocasse. Et cette légèreté est une qualité de plus à mettre au compte du spectacle.

Il fallait aussi se débarrasser de l'envahissante image d'Amanda Lear qui a souligné le rôle de la mère folledingue, tout en voulant rester cette femme sans âge à l'intemporelle séduction qu'elle veut être à la vie comme sur scène. Solange Vatel a donc choisi d'en prendre le contre-pied : la comédienne qui donne corps à ce personnage, surprise à chaque entrée en scène par des costumes loufoques qui nous rappellent que, oui, on est dans un genre théâtral où on peut se permettre beaucoup et où l'excès est bien un possible qu'on peut explorer à sa façon, sans retenue.

Il y a donc eu, en amont de ce spectacle, une réflexion sur le rire, sur le comique, sur les formes et les bornes de la mise en scène dans ce cadre vaudevillesque. Cela relève d'un décryptage heureux et le spectateur peut se laisser aller à aimer ce qu'il voit, car c'est de bon aloi, et non racoleur ; c'est pensé, et non grossièrement ficelé ; on peut même dire que c'est élégant.

Nous avons assisté à un très bon spectacle, très au point, qui nous a détendus et distraits. Nous étions dans le pur divertissement. Bravo !

Solange Vatel et sa compagnie nous ont toujours habitués à un travail de qualité, souvent axé sur le cynisme, sur des aspects raffinés et en même temps monstrueux de la cruauté humaine ; et tous ont fait la preuve d'une large palette d'approche du théâtre.

Il est très agréable de faire part de sa satisfaction de spectateur ; c'est notre manière de remercier les comédiens et leur metteur en scène !

Halima Grimal